

# Plongée dans le quotidien des éboueurs

Le Parisien - 17 février 2018

Notre reporter a été embauché trois jours comme éboueur à Paris. Découvrez tout ce qu'on ne sait pas sur le métier que personne ne rêve de faire.

C'est le métier le plus ingrat. Celui que les parents brandissent comme une menace quand le fiston n'en fiche pas une à l'école. Celui que l'on klaxonne quand on est trop pressé. Pourtant, sans lui, notre pays serait un Everest d'ordures. Ce «boulot» d'éboueur, de ripeur comme on dit dans la profession, je l'ai exercé durant trois jours dans les rues de la capitale, juché sur le marchepied à l'arrière de la benne à effluves.

Sans jamais dissimuler ma casquette de journaliste, j'ai été embauché en CDD par l'entreprise Derichebourg Environnement. Nul besoin d'être une armoire à glace. «Il y a tous les gabarits chez nous, faut juste être motivé», m'avait rassuré mon patron éphémère, Stéphane Zoughebi. «Vous allez faire ça durant trois jours, il y en a, c'est toute une vie», relativisait le directeur général Emmanuel Brun.

Aux aurores comme à la nuit tombée, j'ai ramassé les poubelles du ministère de la Justice, du musée de l'Armée aux Invalides mais aussi de Monsieur et Madame Tout-le-Monde. Et j'ai côtoyé des collègues attachants. Des «gars carrés» et plutôt fiers, qui ne rechignent pas à la tâche, qui ne se plaignent jamais de leur sort malgré le froid, les lumbagos, les rats en embuscade, les insultes des mal lunés...

## Je prends mon service à 4h45...

La prise de service au dépôt de Charenton-le-Pont (Val-de-Marne) n'est qu'à 5h15. Mais dès 4h45, ça s'agite devant la machine à café. Toutes les forces vives de ce personnel 100% masculin se serrent la main. On salue même l'inconnu, le petit nouveau. «Hé, faut bosser, ça rigole pas chez nous !», taquine un vieux briscard. Je suis un brin fébrile dans mes chaussures de sécurité toujours trop grandes malgré deux paires de chaussettes de ski. Mais j'en veux. J'ai bien appris la leçon distillée la veille par «le chef» : «Si vous montrez de la bonne volonté, mes gars seront plutôt bienveillants.» Je fais équipe avec le chauffeur Abdel, 50 ans, supporter de l'OM, représentant CFDT et le ripeur Nourrdine, 48 ans, fan du PSG, père de cinq enfants. Direction le 1er arrondissement. On «tchatte» à bord du 26 tonnes numéro «1525». Mes compères carburent à 27 heures par semaine. «Mais on aimerait bien être à temps complet», confient-ils.

On démarre par les corbeilles de rue. C'est tout un art de changer leurs sacs transparents. Le plastique est tenu par un élastique. Il doit être rabattu sur «15 cm» au sommet. Nourrdine est quatre fois plus productif que moi. Il ne marche pas, il court. J'essaie de l'imiter. Mais je confonds vitesse et précipitation. «Fais gaffe aux vélos !», s'alarme-t-il alors que je suis à deux doigts de prendre en pleine face un deux-roues sur la piste cyclable. Je suis plus doué avec les bacs verts. Les ordures de mon premier container viennent de finir écrabouillées dans la trémie, l'arrière de la benne truffée de capteurs qui bloquent tout quand on approche trop ses mains. «Mets-toi du côté trottoir, pas du côté de la route à cause des bagnoles», rabâche Nourrdine. Attention à bien fixer le bac sur les «dents» du lève-container, sinon il valse. Attention également à ne pas faire redescendre «la bête» trop vite sinon elle se métamorphose en boulet. Dans les deux cas, des déchets inondent la voie publique. Plus d'une fois, j'ai dû réparer mes bêtises avec une pelle et un balai.

## Les gens jettent n'importe quoi, des gravats, des extincteurs...»

**Vers 7 heures**, on a droit à une mini-pause au comptoir de la chic brasserie «Chez Flottes». Le café est offert, «c'est la tradition, le patron, il est sympa». Retour sur le marchepied, le nez au vent frais. Il

est assez grisant de monter dessus en tentant le saut de cabri quand le mastodonte est déjà en mouvement mais... c'est strictement interdit.

Sur le chemin, on croise des concierges lève-tôt prêts à filer un coup de main, des touristes désorientés. Mais aussi un «glaneur» mal vu par mes acolytes parce qu'«il en fout partout quand il fouille», le bac d'un supermarché rempli à ras-bord de produits frais périmés, une bombonne de gaz, un sac envahi de cadenas... «Les gens jettent n'importe quoi, des gravats, des extincteurs...», recense Nourrdine. Il y a quelques semaines, ses collègues ont découvert une bombe factice. La police a été alertée.



**Vers 10 heures**, il est temps d'aller vider la cargaison, lors de l'étape dite de «l'exutoire», au centre d'incinération de l'autre côté du périph'. La balance affiche 5,42 tonnes. «C'était calme ce matin, c'est deux fois moins que lors d'une tournée très chargée», compare le conducteur. Pour moi, c'est déjà bien assez. Je suis assoiffé, j'ai le polo trempé, les vertèbres et les genoux en compote et déjà une tendinite au poignet, incontournable chez les novices de la collecte. De

retour à la maison, je fonce sous la douche. Même propre, j'ai l'impression de sentir les détrit.

## Et un rat surgit

Ça surprend toujours, un rat qui prend la poudre d'escampette le long des quais de la Seine quand on chahute son garde-manger ! «Ils vont là où il y a à bouffer», commente Nourrdine, l'éboueur, qui croise de plus en plus de rongeurs. Les vracs, ces sacs posés à côté des bacs débordants, sont un refuge rêvé pour les rats... mais aussi un cauchemar pour mon dos, bien plus que les conteneurs XXL qui roulent. «Prends-les par le haut, jamais par le bas au cas où il y aurait une seringue !» me rappelle à l'ordre Fabrice, l'agent de maîtrise qui suit notre convoi au volant d'une voiture. Les gants sont obligatoires.

On se dit qu'il serait peut-être judicieux d'en faire autant avec le masque de protection quand on découvre, place Vendôme, que le contenu d'un bac affiche une couleur inquiétante, une fumée jaune qui se dégage de la benne. «C'est sans doute des produits chimiques», en déduit Nourrdine tout en restant zen. Deux heures plus tôt, il dressait la liste des dangers dont je devais me méfier : «Tu peux prendre direct dans la gueule des trucs avec de l'acide, mais toi, ça va, t'as tes lunettes pour te protéger...»

## Ma tournée du soir

Changement d'horaire, changement d'équipage, changement de couleur. À l'assaut, cette fois, des bacs jaunes de déchets recyclables du VII<sup>e</sup> arrondissement pour ma première aventure du soir qui démarre à 16h30. Me voici aux côtés d'Antonio, 55 ans, chauffeur au catogan, bougon mais pas méchant et de Mimoun, 53 ans, surnommé «Monsieur Chat» car c'est lui qui alimente en pâtées les matous du dépôt.

**À la différence des cousins «verts», il faut ouvrir le couvercle et vérifier que la première couche a respecté le tri sélectif. Papiers, emballages en carton, bouteilles en plastique..., ça roule. Mais là, du côté de la rue du Bac, ça coince à cause d'un morceau de polystyrène squatteur. Je dois coller sur la poubelle un adhésif *Bac refusé à la collecte* et indiquer au conducteur le numéro de la rue et la raison du refus qu'il note sur une feuille à transmettre à la ville de Paris. L'exclu devra patienter jusqu'au passage de la benne des ordures ménagères. Au cours de ma tournée, une poignée d'indésirables souillés par du verre, du bois ou du tissu sont ainsi restés à quai. Mais rien ne dit que tous les autres étaient «nickel» puisque les couches inférieures ne sont pas passées au peigne fin.**

Autre mission chronophage : porter jusque dans la benne les montagnes de cartons à l'air libre éparpillés autour des conteneurs. Pas ceux qui servent de matelas aux SDF de «plus en plus nombreux» à en croire Antonio, 18 ans de métier. Plutôt ceux d'un géant de la vente en ligne.

Dans les poubelles des ambassades, la tendance est aux confettis, les documents ayant été broyés au préalable. «On ne va pas tomber sur des dossiers confidentiels», commente Antonio alors que la tour Eiffel se met à scintiller. Pas de trésor à recycler également. «Aujourd'hui, plein de gens passent avant nous, chaque bac est vu et revu», décrit-il. Et de raconter une vieille anecdote, celle de ce collègue qui avait mis la main sur une peinture partie à «22 000 F» dans un hôtel des ventes. Pas de regret, la récup, «la biffe» comme on l'appelle, est désormais interdite aux éboueurs. Les poubelles des commerçants sont les plus lourdes.

## **On nous tutoie facilement. Et ce n'est pas une histoire de classes sociales**

«Merci beaucoup», s'exclame une boulangère reconnaissante. Les automobilistes coincés derrière le camion n'ont pas cette courtoisie. «Ils peuvent pas se mettre sur le côté ces connards !», vocifère un retraité, tellement furax qu'il est sorti de son véhicule. Antonio garde ses nerfs. «Au moins, on voit que les klaxons fonctionnent... Je ne peux pas me serrer, je ne voudrais pas que l'un de mes équipiers finisse sur le capot !», réplique-t-il. Il regrette ce «manque de respect». « On nous tutoie facilement. Et ce n'est pas une histoire de classes sociales. On peut se faire insulter par un gars qui fait la plonge », constate-t-il. Une Smart impatiente réussit à se frayer un chemin par la droite. Des scooters et des vélos doublent également en nous effleurant. Le plus grand danger est là. «On vient pour travailler, pas pour finir à l'hôpital», s'inquiète Antonio. Lui-même redoute de percuter un Fangio en deux-roues, en particulier un livreur de pizzas. «J'ai pas mal d'angles-morts. Des fois, je me dis que j'ai vraiment de la chance de ne pas en avoir balancé», concède-t-il.

L'ultime poubelle est déversée à 23h10. «Vous passez plus tôt d'habitude les jaunes ?», me demande une concierge qui fait le pied de grue. Visiblement, j'ai ralenti la cadence. «Avec un bon équipage, je finis normalement à 21h45», calcule Antonio, de retour à la «réserve» à minuit et demi après le second vidage de benne au centre de tri. Le lendemain, pour ma seconde virée nocturne, je suis mis aux (bacs) verts, associé à la «Dream Team» composée du chauffeur Pascal et du ripeur David. Il paraît que c'est le meilleur binôme de la maison. Leur secteur du 11e a décroché la note de 20/20 en décembre lors de l'évaluation mensuelle du client, c'est-à-dire la mairie de Paris. En action depuis «19 piges», Pascal, qui dit toujours «allez, vas-y ma gueule !», est un as du volant. David, l'ex-peintre en bâtiment dopé aux bonbecs Haribo, est plus rapide que l'éclair. Pas le choix quand on est affecté dans les rues les plus étroites de Paris, celles où mes camarades ont déjà croisé l'acteur

Michel Blanc. Ce soir-là, on tombe sur le tournage d'un film. Heureusement que les rétros se rabattent. Le «bahut» passe au millimètre près. Mais sur la voie suivante, un 4 x 4 et une berline non parfaitement stationnée nous bloquent. Pascal est condamné à la marche arrière à l'instar des automobilistes qui le collent. Je fais la circulation.

Je porte aussi la poisse une fois de retour dans le bon sens : le lève conteneur est en rade. Ce n'est pas une «collecte chocolat», une tournée facile. «En rentrant chez toi, tu peux pas dormir, t'es encore tout stressé», s'épanche Pascal en attendant Ayoub le «mécano». Le voilà qui escalade la benne et fait des miracles avec ses outils. Reprise du travail. Une housse pour protéger les habits est posée sur le couvercle d'une poubelle. On s'apprête à lui jeter un sort. «Hop, hop, hop, c'est mon costume !», panique un col blanc en plein déménagement. Eboueur, dur labeur...